

L'Écho : 'Johan Creten, l'homme qui plantait des arbres', by Bernard Roisin, March 20, 2017

Céramiste à l'imagination fertile, notre compatriote Johan Creten plante son imaginaire dans la terre, le fruit de sa créativité se déploie en arborescences. À découvrir ou redécouvrir à la galerie Almine Rech jusqu'au 8 avril.

Sculpteur belge internationalement reconnu, Johan Creten est un nomade, actuellement installé à Paris, qui a réimplanté la céramique et les techniques traditionnelles dans l'art contemporain. Ces références à l'histoire de l'art n'empêchent pas ce déraciné de cultiver son travail dans la spontanéité, au travers de références à la nature. Son œuvre personnelle croît, paradoxalement, dans un environnement collectif puisqu'il multiplie les collaborations avec les artisans du lieu où il crée. Pas étonnant dès lors que le fruit de son travail fasse référence à la ruche, aux abeilles... sans pour autant être mielleux.

Votre art serait-il une sorte de Meli Park, lié aux abeilles?

Oui, si le parc raconte une histoire, si c'est un parc à thème où les gens se baladent pour prendre l'air, se changer les idées, en avoir de nouvelles, être plongé dans un monde inconnu, en être émerveillé et en garder la trace... D'ailleurs, je prends part à l'exposition consacrée aux jardins dans l'art, qui vient de débiter au Grand Palais. Je construis mes expositions comme une sorte de parcours, que ce soit chez Almine Rech avec l'exposition «8gods» ou dans «La traversée», au Centre régional d'art contemporain de Sète, qui réunit 60 pièces.

À Meli Park existait tout un parcours autour des contes... Votre univers est-il également féerique?

Pas forcément. Il est vrai que mes sculptures, si elles sont souvent belles, se révèlent aussi, comme dans les contes de fées, souvent cruelles. Car, comme les contes, elles évoquent notre monde, la morale, la place de l'être dans la société...

Autre point commun avec la ruche et l'abeille, votre art personnel se révèle aussi collectif, puisque, lorsque vous travaillez l'émail, par exemple vous faites appel à d'autres. Le «fruit d'un travail collectif» est-il important pour vous?

Je suis parti de Belgique voici longtemps, car il n'y existait pas de lieu correspondant au type de démarche que je désirais entreprendre; durant 25 ans, je suis devenu une sorte de gitan de la céramique, sans atelier, voyageant au Mexique, en Floride, en France, en Italie... À chaque fois, j'ai cherché à créer des liens avec des locaux afin de réaliser mes sculptures. Effectivement, les pièces de cette exposition bruxelloise ont été conçues à La Haye, avec l'aide d'artisans âgés où, dans un échange continu entre leurs connaissances et les miennes, nous avons entrepris des initiatives tout à fait nouvelles... dans un vrai travail de groupe. Ce travail d'équipe me plaît, bien que j'en reste le patron.

Vous êtes la reine de l'essai?

J'ai toujours aimé l'idée de la ruche comme exemple de la société où tout fonctionne par hiérarchie, où chacun connaît sa place tout en travaillant en harmonie pour le bien commun. Sauf que ce concept peut se révéler dangereux, abordé dans une lecture beaucoup plus fascisante, totalitaire. Par ailleurs, dans la religion catholique, le miel est lié à la parole divine.

Le résultat concret de votre travail, notamment l'émail, c'est un peu votre miel?

L'image est belle et porteuse de cette idée de l'unique... Lorsque j'ai débuté la céramique voici 25 ans en art contemporain, cette sorte de peau que procure l'émail donnait un résultat tout à fait unique, doté d'une sensibilité riche et diverse. Il peut être à la fois lisse, coupant, transparent, translucide, opaque, brillant ou mat...

L'exposition bruxelloise s'intitule «8 gods», il n'y en a pas neuf, car ce sont des pièces qui, passées par la cuisson, sont impossibles à reproduire... D'où leur aspect unique. Outre la puissance de l'émail dans sa texture, la couleur est une autre caractéristique essentielle: aujourd'hui, la couleur en sculpture est devenue courante, ce qui était loin d'être le cas voici 30 ans. Et justement, l'émail permettait un travail particulier à ce niveau.

Même si vos sculptures sont figées, votre approche, elle, reste organique. Elle réfère à la vie?

Mon travail possède toujours un lien très fort avec le vivant. Je ne suis ni dans la théorie ni dans l'abstraction: il existe un côté organique, par exemple, dans la façon dont l'histoire, le passé, le présent et le futur sont liés. Ce qui se reflète dans mon projet, notamment dans mes travaux avec les fleurs, les plantes. L'histoire elle-même se développe aussi de façon organique.

L'hybridation vous va bien?

Oui. La série «Odore di femmina» mélangeait des références à la nature, aux fleurs, aux moules, aux oursins et au sexe féminin. Le public adore ces pièces et j'aurais pu me contenter de les répliquer tout au long de ma carrière, ce qui aurait ravi marchands et collectionneurs: l'hybride est quelque chose de dangereux, qui se transforme, change, où nombre d'éléments interviennent qui rendent les choses complexes. La complexité peut aussi être considérée comme déstabilisante.

Parce que mouvante?

Oui. Le monde aime les choses qui sont fixes et définies. Mon travail, lui, est mouvant, et le public a toujours besoin de quatre à cinq années avant d'intégrer mon changement d'optique. Grâce à l'hybridation, je peux à la fois donner dans l'abstraction et à la fois dans le figuratif, prendre une tournure politique puis picturale, tout cela au travers d'un questionnement. Or, dans un monde obsédé par les marques, cela crée une difficulté. Mais j'aime être là où l'on ne m'attend pas... sans vraiment chercher à le faire, ce processus s'opérant naturellement.

Dans votre travail apparaissent des références à l'histoire, à l'homme de science et céramiste renaissant Palissy, par exemple, à la Renaissance flamande (avec la sculpture «Le berceau») et, dans la présente exposition, à l'Antiquité...

Il faut parfois préserver le mystère. Ces références se veulent des souvenirs, des rappels: cela peut être l'Antiquité gréco-romaine, mais aussi celle des collines de Bandiagara au Mali. Les socles et les personnages posés dessus rappellent la période classique, qui fait partie intégrante de notre ADN: une sorte de continuum de notre culture.

Votre œuvre se veut aussi une ode au vivant. Si divinité il y avait, ce serait le vivant justement?

C'est évident: c'est aussi notre potentiel à résister, à continuer et à faire. Prenons ces colonnes, dans le contexte de la religion catholique, par exemple: lorsqu'on parle de la résurrection du Christ, le mot lui-même renferme érection. Même si l'horizon est la mort, la colonne est le vivant. Toutes les sculptures que je présente ici possèdent cet aspect. Il y a la mort qui revient dans plusieurs d'entre elles, mais ces sculptures sont debout. Nous sommes tous debout. Avec nos souffrances, nos douleurs, notre force, notre création et avec nos espoirs, nos phobies... Mais debout.

Vous êtes né à Saint Trond, pays des fruits. Vos sculptures sont-elles comme des arbres fruitiers?

Je n'y suis que né, sans y avoir vécu même si j'ai un peu l'accent limbourgeois. J'ai été déraciné dès la naissance, me retrouvant à Tirlemont puis Hoegaarden, restant toujours quelque part un étranger. Aujourd'hui, je paie mes impôts en France en tant que Belge, et je suis encore un déraciné. Mes sculptures portent leurs fruits dites-vous? Elles ne sont pas seulement faites de terre, mais liées à elle. Elles sont une façon de m'ancrer dans le monde et la réalité, bien que je puisse les concevoir n'importe où. Que je sois au Mexique ou ailleurs, ce sont mes mains que j'emporte. Une de mes sculptures majeures s'intitule «Why does strange fruit always look so sweet?» Le personnage humain s'y transforme en grappe de fruits, retournant à la terre. La sculpture est comme un arbre qui pousse....



© Veerle Frissen